

**E/1976.09.27 — André Malraux : «Malraux à L'Express : “Je comprends mieux l'art que la littérature”», extrait d'un entretien accordé à Madeleine Chapsal, L'Express, n° 1316, 27 septembre - 3 octobre 1976, p. 26-31. (Première partie d'un entretien réalisé le 7 juin 1976.)**

---

**André Malraux**

**Malraux à L'Express : «Je comprends mieux l'art que la littérature»**

*L'Intemporel* est le neuvième volume consacré par André Malraux à l'aventure de l'art. La conclusion admirable et grandiose de son entreprise la plus personnelle, commencée avec *Les Voix du silence*. Ce jour caniculaire de juin où Madeleine Chapsal est allée le voir, à Verrières-le-Buisson, il achevait la réalisation de sa dernière œuvre. Elle l'a interrogé sur ce livre. Il a aussi parlé de tout à bâtons rompus, menant en maître incontesté l'art sensible, et chez lui magique, de la conversation.

*L'Express* — L'artiste n'est pas le transcripneur du monde, il en est le rival, écrivez-vous en tête de votre dernier livre *L'Intemporel*. Cela signifie quoi ?

*A. Malraux* — Je pense que la civilisation actuelle est probablement occupée à inventer quelque chose d'aussi important que ce qu'a inventé le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais on ne sait pas ce que c'est.

*L'Express* — Et qu'avait inventé le XIX<sup>e</sup> siècle ?

*A. Malraux* — L'individualisme. Le développement social l'impliquait, et le prototype de l'individu, c'était Napoléon. Quand on avait un personnage littéraire comme Julien Sorel, que lisait-il ? Le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il avait Napoléon

pour patron, ça marchait très bien. Aujourd'hui, l'individualisme est terriblement touché.

*L'Express* — Il n'y a plus d'individus ?

*A. Malraux* — Il y a toujours dans les coins des types qui essaient de se prendre au sérieux, mais ça n'est pas très sérieux. En réalité, à partir de cette guerre-ci, où, par exemple, la science a pris un caractère ambivalent – l'anesthésie, mais aussi la bombe atomique – la valeur accordée à l'individu est devenue très faible. L'individu continue son petit bonhomme de chemin, mais l'individualisme en tant qu'*'isme* a été terriblement touché.

*L'Express* — Que ressentait un individu au XIX<sup>e</sup> siècle que nous ne ressentons plus ?

*A. Malraux* — Son importance. C'est un problème de valeurs, ça n'est pas un problème de concepts. Reprenez les premiers livres de Barrès : le fait que je suis *moi* et que j'en ai la charge est une valeur suprême. Il y a Barrès, mais aussi Renan, Anatole France, Péguy, les premiers Gide...

*L'Express* — Mais ce sont avant tout des intellectuels. Et les autres ?

*A. Malraux* — L'individualisme est une manie d'intellectuels. Seulement, aujourd'hui, les intellectuels sont fascinés par le remplacement de ce qui devrait être une doctrine messianique par une doctrine politique.

Ce qui a remplacé la religion, ça n'est pas du tout le positivisme, le contrôlable, le matérialisme, c'est l'imaginaire. C'est très gros de dire ça, mais je pense que le marxisme sur la moitié du monde est infiniment plus un substitut de la vérité que la biologie.

*L'Express* — Que tant de gens, dans l'univers entier, soient prêts à croire et à accepter une même idéologie, cela vous paraît de l'imaginaire ?

*A. Malraux* — Ça a été le cas, mais je crois que c'est la fin. C'est difficile à dire, parce que nous n'avons pas avec les pays communistes les rapports d'intimité que nous

avons avec les pays occidentaux. Je connais pas mal la Russie, mais je ne peux pas dire que je la connaisse comme je connais la France, il faut se méfier.

*L'Express* — Peut-être en URSS mais, en Afrique, on a le sentiment que le marxisme, au contraire, en est à ses débuts ?

*A. Malraux* — Ce qui va se passer en Afrique sera au marxisme ce que lui est le maoïsme. A partir du moment où le marxisme n'est plus le marxisme léninisme, cela devient extrêmement complexe. Il va falloir que le brave Soudanais comme le brave Chinois se débrouille avec le fait qu'il doit travailler sur les directives d'un des plus grands penseurs du siècle, qui est Marx, continué par Lénine, avec le refus des objectifs de départ.

Lénine a été le premier à écrire que l'Internationale était une valeur suprême, et, deuxièmement, qu'il était essentiel d'aboutir à la destruction de l'Etat. Or, vous savez que dans l'une des dernières notes laissées par Lénine et trouvées après sa mort, il dit : «Je n'ai pas assisté à une seule révolution qui ne soit le renforcement de l'Etat...»

*L'Express* — Vous dites que la nouveauté de ce siècle, c'est la fin de l'individu. Mais n'est-ce pas pourtant l'époque où l'on proclame : je suis une femme, c'est important; je suis un Noir, c'est important; je suis un enfant, un fou, un ouvrier immigré, c'est important ?

*A. Malraux* — Je dirais plutôt : je suis un Noir spolié, je veux être un Noir non spolié. Je suis une femme, comment allons-nous dire ? Qui n'a pas ses droits...

*L'Express* — Colonisée ?

*A. Malraux* — Oui, gardons colonisée, c'est un très bon mot. Parce que ce qu'il y a de commun entre une femme et un colonisé, c'est le fait qu'en définitive tous les deux subissent des contraintes.

*L'Express* — Qui ne subit pas de contraintes ?

*A. Malraux* — C'est un problème que vous pouvez poser métaphysiquement mais pas pratiquement. Car, s'il est peut-être difficile de savoir ce qu'est un état de non-contrainte, il est extrêmement facile de savoir que vous êtes emprisonné. Et il y a un

moment, si l'on veut penser avec rigueur, où il ne faut pas se laisser embarquer dans le jeu des phrases négatives. La pensée négative est très forte, mais il faut aussi faire attention à ce qu'elle soit vraie...

Nous vivons beaucoup dans les mythes. Or, il faut bien voir que si, en effet, une femme qui a tout se met à militer dans les rangs du MLF., on peut s'interroger sur sa démarche. Mais si c'est une femme qui a quatre gosses, qui est malade, qui doit travailler quand même et à qui son mari fiche des trempes, l'intelligence n'est pas de s'interroger sur les problèmes de contrainte, c'est de faire ce qu'il y a à faire, et puis c'est tout.

Et sur ce problème des contraintes, je suis assez d'accord avec Mao : du moment qu'il y a des gens qui mangent l'écorce des arbres, il faut qu'ils cessent de manger l'écorce des arbres et qu'ils aient de quoi se nourrir. Du moment qu'il y a des femmes réellement colonisées, il faut que cela cesse, et puis c'est tout.

*L'Express* — Vous trouvez que c'est simple à réaliser ?

*A. Malraux* — Il y a un terrain assez clair, c'est celui de l'inégalité des droits. J'ai vu, il y a quelque temps, à la télévision, une émission qui s'appelle «Aujourd'hui Madame». C'est intéressant, parce qu'on y voit des femmes inconnues qui viennent interroger et parler d'elles-mêmes. Il y avait de tout, une femme professeur, une ouvrière, une femme qui était ce qu'on appelle une «ménagère»... Eh bien, lorsqu'elles parlaient de leurs problèmes, elles avaient tendance à nuancer ! Et il aurait fallu leur dire : «Mais non, surtout, ne nuancez pas ! Du moment que vous êtes dans une situation où on vous refuse tel droit, vous devez vous battre – et nous devons nous battre avec vous.» Le refus d'un droit est une chose absolument concrète. Le droit en soi, le droit abstrait peut être quelque chose de très compliqué mais le droit concret, le droit de chacun, ça n'est pas une abstraction.

Quand on est dans le concret, il n'y a plus de raison de faire de la métaphysique, et les femmes doivent avoir les mêmes droits que les hommes – ou alors qu'on nous foute la paix avec la démocratie ! Qu'on reconnaisse qu'on est fasciste !

*L'Express* — Maintenant, les femmes se sont mises à écrire. Qu'en pensez-vous ?

A. Malraux — Quand les femmes n'écrivaient pas, on disait : «Ah, là là ! Quand il y a aura une véritable création féminine, on verra ce qu'on verra !» Or, maintenant, nous l'avons, elles ne sont plus dans l'armoire, et je trouve que ce que disent les femmes sur la féminité, finalement, c'est très peu de chose...

*L'Express* — Qu'entendez-vous par «féminité» ?

A. Malraux — Un autre continent. Si vous parlez avec une femme, si elle vous parle de son rapport avec la vie, ça n'est pas le vôtre. Avec les enfants, ça n'est drôlement pas le vôtre, avec l'amour encore moins ! Par conséquent, il y a quelque chose – une expérience spécifique.

*L'Express* — Et vous ne la retrouvez pas dans ce qu'elles écrivent ?

A. Malraux — Je trouve que ça ne fait pas le poids. Quand on pense à Madame de La Fayette, qui avait tout contre elle au moment où elle écrivait *La Princesse de Clèves*, nous nous disons que les femmes d'aujourd'hui, avec les libertés qu'elles ont, devraient toutes être des petits Stendhal ! Il me semble qu'une femme qui dirait quelque chose de capital sur la féminité, cela ferait un bouquin du diable, cela serait Soljenitsyne !

On peut répondre : il n'y a pas très longtemps que ça dure, si on parle d'une expérience féminine spécifique, on n'en est qu'à la seconde génération. Et, après tout, la littérature chrétienne n'a que 1.500 ans...

*L'Express* — Lorsqu'on est une femme, on a pris l'habitude de commencer par nier ce qu'on est, ce qui est en soi, ce qu'on ressent. Les mots ne sont pas là. Cela a l'air d'une banalité, mais il y a un langage à inventer.

A. Malraux — Ça devrait s'arranger dans la poésie et la musique. Elles devraient inventer des mots, parce qu'il est de la nature du vrai poète d'inventer ce qui n'existe pas. Ce qu'il apporte.

*L'Express* — Dans vos romans, il y a des héros et pas d'héroïnes, pourquoi ?

A. Malraux — En fait, dans mes romans, il n'y a pas de femmes. Ça s'est trouvé comme ça, il n'y en a pas. Les personnages de femmes qu'on peut y voir – essentiellement dans *La Condition humaine* – sont tout de même très datés. Ce type

d'aventurière de l'époque, communiste d'un côté, léniniste de l'autre, a disparu dans les deux cas.

On a cru, en Russie, que la femme soviétique serait une femme de l'avenir, alors que c'est une femme du XIX<sup>e</sup> siècle. Beaucoup plus libérée qu'à l'époque, mais du XIX<sup>e</sup> siècle quand même.

*L'Express* — Qu'appellez-vous une femme du XIX<sup>e</sup> siècle ?

A. Malraux — Au XIX<sup>e</sup> siècle, il y a d'un côté la Femme – et puis il y a Nénette... Et on pouvait très bien, au nom du plus grand respect de la Femme, empoisonner Nénette comme il n'est pas permis ! Mais il y avait quand même un mythe de la femme.

Le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est aussi une époque où on a cherché des clefs. Etre un philosophe au XIX<sup>e</sup> siècle, c'était ça : chercher une clef. A l'heure actuelle, le type qui chercherait des clefs ferait un peu figure de savant Cosinus !

Voyez en biologie, on ne rencontre aucun chercheur sérieux qui vous dise ou qui pense : «Je cherche un système pour le mettre à la place de celui de l'origine des espèces de Darwin...»

En définitive, le XIX<sup>e</sup> siècle a voulu rendre le monde intelligible par des systèmes cohérents. Nous, nous essayons de rendre le monde intelligible en sentant qu'il nous devient de plus en plus inintelligible dans la mesure où il devient de plus en plus incohérent.

*L'Express* — Ce serait cela l'invention de la civilisation actuelle ?

A. Malraux — Je me demande si ça va tourner au tragique, aller très mal, ou si cela va tourner à un grand phénomène spirituel, pas forcément religieux. Ou, alors, si les gens ne vont pas arriver à prendre l'habitude de vivre dans une espèce de no man's land comme, en définitive, les spécialistes sont en train de le faire. Les trois hypothèses sont possibles.

*L'Express* — Comment s'orienter dans ce no man's land ?

*A. Malraux* — Je n'éprouve pas tellement le besoin d'être orienté. Un grand phénomène spirituel se définit par le fait qu'il est imprévisible et inconcevable. Je ne veux pas dire du tout que la solution éventuelle, quelle qu'elle soit, soit d'ordre religieux, mais qu'elle n'est pas actuellement pensable. Il y a nos données et, au-delà de nos données, provisoirement, il y a le vide. Nous sommes en train de traverser une époque de l'univers absolument sans précédent. Une civilisation qui est passée des fiacres à la bombe atomique et à la Lune, c'est sans précédent. Et, malgré cet accroissement incroyable de puissance, il y a l'inaptitude complète de cette civilisation à se concevoir. C'est ça, le phénomène le plus nouveau.

*L'Express* — Vous croyez qu'on peut se passer d'un système de compréhension globale du monde ? Ou de sa recherche ?

*A. Malraux* — Quand Einstein m'a dit : «Et pourtant, il y a un ordre», il voulait dire : premièrement, il y a ce que je sais, et je le sais mieux que les autres; deuxièmement, au-delà de ce que je sais, ce qui se passe n'est peut-être pas de l'ordre du hasard pur, et ce qui n'est pas de l'ordre du hasard pur est nécessairement de l'ordre du cosmos. Ça n'allait pas plus loin.

*L'Express* — De plus en plus vous êtes quelqu'un qui écrit, et c'est comme si tout, pour vous, doit finalement aboutir à un livre.

*A. Malraux* — Oui, quelqu'un qui écrit et qui ne fait que ça. Là-dessus, il n'y a pas de doute.

*L'Express* — Est-ce une forme d'action ou une manière d'exister ?

*A. Malraux* — L'action, c'est quand même autre chose, en ceci qu'une action qui a de l'importance, c'est tout de même agir sur des gens, et, quelle que soit la forme d'écriture, écrire, c'est agir sur des fantômes. Tout ce qui était de l'ordre de l'action, pour moi, était avec le général de Gaulle. Je vivais avec une activité considérable, laquelle a cessé. Je me considère comme un survivant.

*L'Express* — Je ne viens pas vous voir comme un survivant !

*A. Malraux* — L'un n'empêche pas l'autre, et je ne dis pas que je ne suis qu'un survivant, ce serait idiot. Mais il y a un moment, Proust a dû le connaître, où ce qui est

le plus sérieux, c'est l'œuvre. Pour Proust, c'était Charlus. Le cas échéant, il allait encore au Ritz, mais c'était rare, et ça n'était pas important.

Il y a des choses que j'ai faites, par exemple changer la couleur des monuments de Paris, qui m'ont tout de même assez excité. Faire le plafond de l'opéra aussi. Mais, à l'heure actuelle, je n'en aurais plus envie.

Je m'étais embarqué sur un dada : faire l'enseignement par la télévision. Ce qui aurait eu l'importance qu'a eue l'institution de l'enseignement obligatoire.

Je me suis aperçu qu'il fallait commencer par expliquer ça aux députés, je le leur ai expliqué bravement, mais l'idée d'y passer ma vie ne m'intéresse plus tant que ça. Or, ce serait très important si on le faisait vraiment : j'ai vu ce qu'ils ont fait au Japon. Ça n'a pas été national, parce que ce sont des fondations privées qui s'en occupent.

Si on le faisait sur tout un pays, comme ici, la France referait la première une très grande chose.

Mais ce genre de projet, d'action, est aussi lié à des gens. Cela m'aurait bien excité de le faire avec le général de Gaulle. Parce qu'il y avait le lien. Cela ne m'intéresse pas du tout de le faire avec M. Giscard d'Estaing, non parce que je suis contre Giscard, mais que, au fond, c'est un monsieur que j'ai rencontré au Conseil des ministres. Il n'y a pas de lien personnel. Lequel, vous le savez bien, donne à n'importe quelle entreprise une couleur tout à fait différente.

*L'Express* — Est-ce que tout action, un jour ou l'autre, n'aboutit pas forcément à l'écriture ? Voyez Mao, Marx, et n'est-ce pas le point où vous en êtes ?

*A. Malraux* — Vous me dites : tout finit en écriture ? Je ne suis pas sûr que ce soit vrai. Il y a la peinture, la musique. Si Mao finit en écriture, c'est parce qu'il s'agit d'une parole. Toute parole, oui, finit en écriture. C'est-à-dire qu'une parole contrôlée, une parole responsable, aboutit à peu près sûrement à l'écriture, et je ne vois pas comment cela aboutirait à autre chose. Tout compte fait, nos moyens ne sont pas illimités. Nous aurons peut-être une civilisation audio-visuelle, mais je ne suis pas tellement sûr qu'on fera pour autant des romans au magnétophone. Je crois plutôt qu'on ne fera plus de romans du tout...



*L'Express* — Une question qui s'adresse à l'auteur de *L'Intemporel*. Les peintres, lorsqu'ils peignent, ont-ils des mots pour soutenir ce qu'ils font ?

*A. Malraux* — Non, ils pensent à autre chose.

*L'Express* — A quoi ?

*A. Malraux* — Ils polissent des formules. Pensez aux peintres que vous connaissez, vous vous apercevrez que presque tous ont quelque formule au poil. Et vous vous dites : «Ce brave type, avec son côté un peu garagiste, mais où est-ce qu'il va chercher tout ça ? Il se met à parler comme Héraclite...» C'est parce que, pendant des heures, il a poli sa formule.

*L'Express* — Il ne se dit pas : «Tiens, ce vert n'est pas assez vert ?»

*A. Malraux* — Il ne pense qu'à ça, mais ça ne prend pas la forme des mots. Je pense qu'ils imaginent énormément les couleurs. Un tableau, c'est un grand trou dans lequel on met quelque chose jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de trou.

Ça se passe comme ça : il y a un trou, il imagine un rose, il le fait – puis il s'aperçoit que si le rose imaginaire s'accordait bien, le rose vrai ne va pas. Il le rature. Il fait comme nous : nous raturons. Il rate son rose, il le rature, mais lui, *sur* le rose qu'il avait mis.

*L'Express* — C'est pratique !

*A. Malraux* — Mais, dites donc, c'est que les peintres sont des gens heureux, s'ils ne sont pas totalement méconnus ! Je n'ai jamais vu un écrivain dans l'état de jubilation où j'ai vu des peintres qui avaient une notoriété. J'ai vu successivement, à plus de 80 ans, Braque, Picasso, Rouault, Matisse, lequel était malade comme un malheureux, tous vivaient dans une espèce de joie !

*L'Express* — Pourquoi les écrivains tiennent-ils moins bien la distance ?

*A. Malraux* — Un peintre fait des objets, ne sous-estimez jamais ça. Il faut voir leur jubilation quand ils ont fini leur petit bateau... Même des types comme Picasso, qui disait : «Je ne corrige pas, je ne reprends pas», etc. Quand ça allait bien, il arrivait avec les toiles et il disait : «Il en descend ! Il en descend !»

Vous ne voyez quand même pas Saint-John Perse arrivant et disant à sa femme : «Il en descend ! Il en descend !», parce qu'il vient de faire quatre pages d'*Anabase* !

Et regardez des peintres aussi malheureux que Gauguin, la part de joie, dans ses lettres, dès qu'il parle de sa peinture ! Alors que, pour le reste, il ne rigole pas.

*L'Express* — Vous êtes un écrivain et vous parlez de la peinture et de la sculpture comme de l'intérieur ?

*A. Malraux* — C'est pour moi le rapport fondamental. J'aime beaucoup plus les arts plastiques que la littérature. Je la connais assez bien parce qu'on est obligé. Mais si je m'amène dans un pays inconnu, la première chose sur laquelle je vais me jeter, c'est sur l'art. C'est aussi parce que c'est seulement ainsi que je vais comprendre. Si je voulais me jeter sur les gens, il faudrait d'abord que je sache la langue.

*L'Express* — Tandis que l'art, vous comprenez ?

*A. Malraux* — Tout de suite.

*L'Express* — Mais que comprenez-vous ?

*A. Malraux* — Comme avec les femmes : la différence. Si, à la NRF, Paulhan était un si grand directeur littéraire, c'est parce qu'il savait que c'est dans la mesure où quelque chose ne ressemble à rien que l'on est devant quelque chose qui peut être Proust. Et c'est parce que j'ai ressenti cela devant Dubuffet que je lui acheté le premier tableau qu'il ait vendu. D'ailleurs, peu importe si je me trompe, ce qui compte, c'est que je ressens mon rapport avec les arts plastiques comme assuré, alors que je ne le ressens comme assuré avec à peu près rien d'autre.

*L'Express* — Pas même avec la littérature ?

*A. Malraux* — Surtout pas avec la littérature. Avec la littérature, on ne sait jamais...

*L'Express* — Et avec l'œuvre plastique, vous savez ?

*A. Malraux* — Si elle a une cohérence, oui. C'est-à-dire si, à la fois, elle n'a pas de père et si elle porte son ordre intérieur. Dans n'importe quel art, à coup sûr, on peut alors se dire que c'est une création.

*L'Express* — Et la mort, qu'en pensez-vous ? Du *Musée imaginaire* à *Lazare*, n'est-elle pas présente dans toute votre œuvre ?

*A. Malraux* — Ce que j'en pense de sérieux, c'est dans *Lazare*. Une partie de la terreur occidentale de la mort vient de ce que, inconsciemment, le malade se réincarne cadavre. Notre métempsychose, notre réincarnation se fait dans un cadavre. C'est un des éléments qui jouent un rôle énorme dans l'angoisse si déterminée des Occidentaux devant la mort.

*L'Express* — L'horreur du cadavre ?

*A. Malraux* — Si, inconsciemment, vous vous mettez à vous voir cadavre, vous ne pouvez qu'être épouvanté de cette réduction à la passivité totale. Les psychanalystes ont un mot...

*L'Express* — La castration ?

*A. Malraux* — Oui, tous les négatifs ! Dans l'autre réincarnation, celle de l'Asie, les gens ont moins peur. Peut-être n'aiment-ils pas tellement l'idée de revenir grenouille, mais ils peuvent espérer qu'ils reviendront... canari !

*L'Express* — Et vous, que pensez-vous ?

*A. Malraux* — Pour moi, le problème de la mort est extrêmement important métaphysiquement, pas humainement. Le trépas ne m'intéresse pas. Je n'ai pas du tout peur d'être tué ni de mourir, ça m'est égal. Ce qui m'intéresse, c'est ce que Kierkegaard appelle le scandale, le fait irréductible. Lui m'intéresse, pas le décor.

Au fond, la mort, c'est l'une des prises les plus fortes que l'on ait sur le sens de la vie. Parler de la mort est l'une des façons les plus raisonnables de parler du sens de la vie.

Et qui sait si, dans cent ans, on ne pensera pas que l'essentiel, pour une civilisation cohérente, n'est pas d'arriver à ce que la question ne soit pas possible ? Non pas à ce qu'il y ait une réponse – mais à ce qu'il n'y ait pas de question.